

AGNÈS GODÈS
La réalité en quelques leçons
(extrait)

À Xavier Saunier

On vous rencontre dans un lieu bien singulier. Là où une parole se matérialise d'une distance où s'évalue, à la fois, une écoute et le son inaudible de qui l'autorise. L'argent. Un tiers idéal qui vous renvoie à la pleine lucidité d'un récit, trouvant à chaque fois son point de fermeture.

Au cours de leur longue histoire, les hommes en sont arrivés à penser, qu'un jour, la parole n'aurait plus personne à atteindre — à s'atteindre et qu'il faudrait, alors, répondre à l'origine de toute impulsion de langage et qui est d'être entendu. Par qui? Par vous, précisément. La parole est si seule, elle a tant erré dans des territoires désertés, abandonnés, qu'elle a fini par ne plus se ressembler. Elle parle encore, mais elle ne sait plus ce qu'elle dit. Elle est sourde. Absolument. Et jusqu'à l'intonation qui l'emporte vers l'habitude lassée de son manque à achever le bord d'un point de réalité. Elle le sait. Et au bout de si nombreuses années, elle n'a reconnu que cela — une maigreur, une pauvreté en son fond gâché de faux-fuyants, d'inattention. Alors elle se tait, devant vous, pour ne rien ajouter, alourdir à tant de méprise.

On est venu de loin vous voir. Un long trajet que l'on recouvre d'une musique où, d'un temps à l'autre, on a cru s'entrevoir. En sa mélodie ou en ses mots elle arrange le ton de soi, dans le temps où vous n'êtes pas, et celui où votre présence restitue une place que l'on n'a jamais su occuper, et qui, alors, de cet empêchement, écrase tout. Tait tout. Que l'on apparaisse ou que l'on s'enfonce dans le mutisme d'une impossible parole — les hommes ont prévu, pour ce qui ne sont, peut-être, que des accidents d'une même réalité — le solde de l'argent, qui

protège votre éloignement et la projection d'amour qui veut le rejoindre, le défaire d'un tel lointain et où elle se meurt d'être entendue et rejetée dans la même unité de sens. Parler ou se taire ne devrait pas tant faire souffrir puisque l'argent, sa valeur ici, permet de se tromper tout le temps et pour longtemps.

Vous ne perdez pas ces heures qui passent, dès le tout début du matin jusque tard dans la nuit.

Qu'importe ce que vous pouvez entendre. Un à un, ils s'en iront et comme on feuillette un vieux livre avec la certitude, au bout des doigts, d'en connaître le détail, ils resteront accomplis en vos notes classées dans le tiroir de votre bureau, et vous, à votre tour, vous partirez. Longeant la mer, le regard exercé aux lumières du port, à celles des maisons piquées au flanc des collines, sachant qu'elles ne veulent pas dire plus que ce que vous venez d'entendre et que vous laissez derrière vous, la conscience élargie d'avoir recueilli la parole du monde. Et de savoir qu'il ne s'agit que de cela — les miasmes d'un rien contre lequel votre vie prend, bien malgré vous, poids et valeur.

Mais toutes ces demi-heures qu'incarnent un visage, un corps, une voix... que deviennent-elles? Elles vous sont infiniment redevable de cette bienveillance dont vous leur avez parlé et guérissent docilement dans le sentiment de vous. Autrement dit, on vous paie et le tour de force est bien qu'on ne le remarque même pas. On vous doit toujours quelque chose. Et vous quittant, sur l'âme, le fardeau insistant d'une sensation presque coupable. Rendu à la rue, on se demande bien ce qui a pu se passer. Le trottoir est petit. Et au-dedans, on vacille le même état d'urgence et l'on ne sent pas ce qui a décidé une telle position où l'on ne voit rien de soi et encore moins de vous. Il faut s'isoler très vite dans une mémoire de l'instant, où l'on a existé mais où l'on n'était pas tout aussi bien. On se rappelle le lieu. Quand la vie s'évade du cerne à la contenir, restent toujours les choses pour témoigner. Pour en dire encore l'atmosphère. La limite physique d'un sens qui se déréalise, là, tout de

suite, en frôlant les murs jaunes et poussiéreux de la prison. On monte avec peine, l'indéchiffrable message de soi en votre présence, écartée et fermement adossée à la plus grande des prouesses?

Le lieu. C'est une large pièce rectangulaire dont la lumière, seule, dispose l'endroit à ne pas avoir la droiture d'un fait de maladie. D'une porte-fenêtre, elle se répand au travers de persiennes de papier clair, par de fines bandes tombant à la verticale et dont les blancs entre elles, entretiennent une clarté calculée, le plus souvent close, tant se fait drue la couleur du dehors. En contrepoint et à l'angle de chaque mur, les spots tournés au plafond relaient cette unique source d'apaisement qui, sans eux, laisseraient le fond où se trouve le divan, à l'ombre inquiète d'un mal insondable et feraient de vous, l'épure sombre, parce que contrastée, d'un être aux prises avec l'anonymat d'un travail obscur et menaçant. À part la paix claire et douce que répartissent également les différents points de lumière sur toute l'étendue du lieu — il y a aussi, peut-être, la valeur sourde et affectée de la moquette qui s'y joint pour taire l'agressivité domestique de tout quotidien.

Sur le mur à droite, le vide s'étend. Que ne retient nullement une sorte de tableau, plutôt un simple encadrement et qui représente un plan de sable d'où s'élève une ligne ondoyante dont le bout incurvé pourrait faire songer à la langue d'un serpent et symboliquement au surgissement de la pensée sur une mémoire détruite. Une mise à nu de la réalité qui ne serait rien, sauf à en ressentir toute l'absence et à y inscrire alors la tentative vaine d'un effort de langage. Une vision zen du monde, en ce lieu qui, paradoxalement, convoque, voire ordonne la prise de parole.

Mais peut-être, en cherchant bien, n'y a-t-il là rien d'anodin à parcourir distraitemment des yeux une telle nudité. Il se pourrait bien qu'à l'extrême fin des mots — on découvre, avec un léger sourire, qu'il n'y avait rien à dire. Que tout était déjà là.

Bien avant soi. Et le restera bien après. Signant ainsi dans sa permanence, le passage seul, une épreuve de silence que l'on n'aurait pas su entendre et dépasser. Cette leçon là, d'une discrétion exemplaire se fonde légèrement plus brune à la pâleur de l'ensemble.

En vis-à-vis, dans le mur, deux encoches. Et dans chacune d'elles, une statuette de bronze d'une vierge à l'enfant. Le ton religieux ne vous convient pas. Le goût de l'art. Oui. Sans doute. Sa trace. Elles ne sont pas particulièrement d'une grande beauté. À moins que ce ne soit, pour ceux qui vous visitent, le signe muet d'une appartenance culturelle multiple, renvoyé, aussi bien, sur votre bureau, à la petite statue de terre cuite, une femme à la tête coupée, qui parle la sculpture sans le génie d'une nécessité vraie.

Votre bureau. La rigueur du noir, allié au sérieux d'une fonction qu'appuient, d'abondance, des livres de psychiatrie, des revues marquant plus directement l'actualité vive d'une recherche, d'une alerte, empêchant ainsi l'assèchement de ces voix qui passent et repassent aux mêmes heures d'un même jour.

On pourrait se demander si la scansion du temps, menée ainsi de coupure en coupure, au lieu de circonscrire une histoire à chaque fois neuve de la parole, n'induit, en fait, le martèlement et le forage d'une vaste répétition. La mélodie d'un long récitatif dont il ne resterait, en vous, au volant de votre voiture, que de très vagues et lointains à-coups de voix et de sens s'échangeant le corps de qui les parle et les supporte. La fenêtre ouverte, le vent chaud sur votre visage, déjà, vous n'allez pas, comme vous pourriez le penser ou pas seulement, vers le territoire reconnu et familier de vos choix les plus personnels et qui vous rendront en moins d'une heure à votre réalité la plus sûre. Celle à qui vous souriez. Votre vrai paysage affectif. Il vous faut bien ces quarante minutes qui vous séparent de votre vérité, pour laisser passer et se perdre les effluves d'un immense récit,

qui vous a tenu sous surveillance à l'immobilité soigneusement masquée d'un épuisement qui gagne, plus ou moins vite, selon les jours, la valeur brutale d'une généralisation définitivement close.

Forçat de l'imaginaire, ces quarante minutes sont peut-être les instants les plus certains de votre fragile existence. Car votre fatigue a été l'épreuve d'une marche invisible mais toutefois bien réelle où l'écoute a promené votre stylo sur l'endroit, le fond inattentif d'un corps à l'œuvre de sa souffrance. Et dans une parole emportée au plus loin d'elle. Vous marchez cette inadéquation du dit et du pas à lui remettre. Vous marchez les pas des autres. Je vis aussi, dites-vous. Mais savez-vous que c'est là que vous avez vécu le mieux. Même si tristement vous semblez, pour celui qui vous regarde, toujours, au-delà du moment.

La vérité de votre lieu et celle de la route qui vous y mène est inégale. En l'une repose votre image. En l'autre, sa composition, son au-delà, son devenir, votre solitude. Ce n'est plus celle de l'enfance. Quoique les unes ou les autres se recoupent en un point secret de chacun qui s'étire le long d'une histoire très ancienne, à la source d'une naissance dont on ne sait plus rien, mais qui en exigerait comme le déploiement et qui ne saurait avoir d'âge.

* *
*

On le retrouve simplement, parfois, dans l'association rêveuse d'un détail, d'un écart irréductible. Ceci est votre portrait le plus fidèle. À vous entendre vous taire, on le devine. On s'y attache.

Cette manière de solitude est l'espace d'un chagrin d'autrefois mais que vous avez su interroger en un temps où il menaçait de vous déporter vers une terre étrangère où le signe du monde pouvait manquer à votre marche inquiète. Dans ce questionnement sensible vous l'avez résolu en une différence protégée et libre, alors, de la hauteur de son expérience. D'une

certaine façon, vous l'avez nié au nom d'une appartenance à vivre, et ce faisant vous l'avez ressenti en proportion de la force qu'il y fallait pour s'en écarter. Il ne vous a pas quitté depuis parce que vous l'avez assez travaillé à devenir expression, une aventure de langage — un projet incessant de réalité.

Il devint le choix d'un métier, puis, l'espace imaginaire et mythologique qui, au-delà d'un savoir, entreprend, taille, évalue la complexité relative de toute vie. Il vous donne généreusement le fond de réel de ceux ou celles qui parlent une langue tristement posée à côté d'eux et dont ils ne soupçonnent pas que la genèse en est un nécessaire malentendu organisé de long-temps à ne se connaître pas. Votre aide ne sera jamais que votre propre affrontement dans la douceur d'une enfance à la fois trop interprétée et recouverte de l'élan d'un sens trop précis pour ne pas éviter de sentir qu'il ne s'agissait pas tout à fait de vous.

Vous êtes un petit garçon rieur et timide dans l'intimité d'un vaste appartement parisien où votre mère s'affaire à l'accomplissement d'une vérité d'homme. La preuve ne serait pas tant cet accomplissement là que le voyage lui-même qu'elle arrête et reconnaît pour soi aux abords de votre vie d'étudiant. Quand vous étiez encore à ses côtés, dans votre demande et dans son besoin. Le reste aura la beauté d'une nostalgie. Et qui dure encore. Pour vous aussi. Et seulement maintenant que vous êtes autre et étrangement le même.

Vous aviez, alors, tout en même temps, la brusquerie, la gentillesse, la détermination, l'indépendance feinte de celui qui, coûte que coûte, doit aller plus loin et contredit ou contrefait sa sensibilité pour s'arranger de l'état du monde sous peine, en ces jours d'hyperbole culturelle, d'en être démis. Le renouvellement de la pensée, en ce temps et peut-être toujours, ne pouvait s'entendre qu'en des lieux où vous n'étiez pas.

On peut vous imaginer du mauvais côté de la rive, dans des quartiers glacés de silence où des immeubles aux porches lourds

interdisent l'imprévu — n'autorisent que la répétition qu'ordonnent la pierre et le fer sculptés des balcons. Et même si vous n'étiez de Paris, vous seriez dans l'exactitude d'une ville de province ramenée au code moral et politique d'une France maurrassienne, virée à la droite de la Seine. Cela dit plus largement votre père. Sans nuance aucune, c'est un homme d'ordre et d'autorité. Tel que vous le deviendrez vous aussi mais en un sens tout autre.

Héritage et déplacement se conjuguent pour nommer un contexte inédit où l'un parle la volonté d'arracher à la vie son débordement émotif que tous vous adressent et qui recoupe la distance sans parole et ferme d'un père. Votre père. Une superposition, jamais la coïncidence d'une même démarche — où l'autre parle l'élégance de ne jamais se fermer en un point de diction où s'achèverait, dans un temps étroit de la parole, qui vous appelle. Le style affectif d'une possible demande en vous.

Votre père. L'absence qui situe tout homme à la définition d'un travail anonyme à l'égard d'une enfance qui songe les lieux et les personnes. La maison, en ce silence, retentit, sans brutalité, l'effet ponctuel d'un départ aussi quotidien, aussi codé et s'offre alors à la seule présence maternelle qui relève d'une inflexion tendre le territoire muet des objets et entre eux, le pas qui les contourne. En cela, nulle menace, nul danger. Le savoir-faire actif d'une femme rendue à la promptitude de mots et de gestes que comble toute histoire.

On pourrait vous imaginer, enfant, parti avec vos parents pour de lointains voyages, séjournant en de vieilles demeures coloniales où s'abrite la lenteur imaginative d'un temps qui se meurt sous les arbres déchiquetés de poussière, presque blancs d'un ciel africain. On grandit là, dans les années et venues d'une communauté blanche. Et plus tard, on finit par ne plus savoir vivre une autre saison d'idée et de mouvement. Alors on s'installe dans le compromis d'un lieu où la culture européenne que l'on a mieux assimilée en cet ailleurs, vous rend, ici, à la différence d'un contraste concerté et harmonieux. Ce pourrait être une île. Mais vous avez dit non.

Alors, pourquoi êtes-vous là, ensablé sur le versant feu d'un caillou cassé en son milieu d'un partage sévère où la pâleur du teint devient négation concise de la couleur? Où l'exubérance du vert contrarie la nudité propre d'un corps de bon aloi? Vous, toujours du même côté. Décidément toujours à droite de la Seine. Que faites-vous là encore dans des lieux qui ne vous contiennent pas? Que votre sensibilité déborde de part en part? Peut-être n'y a-t-il aucune anomalie et peut-être même serait-ce une honnêteté de se situer où le jeu de ressemblance ment le moins et finit par épargner, puis taire la parole de qui voudrait tenter d'en faire le recensement: une âme sans soupçon.

Peut-être, faut-il vous laisser à l'indétermination d'une jeunesse où le plus difficile ne fut pas d'apprendre mais de s'apprendre une légèreté de ton des choses à soi.

* *
*

La conclusion semble très proche. Elle fut longtemps feinte. Votre haute taille et votre maigreur ont parlé trop vite l'aparté d'une famille, son apparente atonie, son humeur égale — et à la perpendiculaire, votre ennui. Sur la mosaïque de ce temps-là, la couleur d'une pierre manquante — la femme, son rythme. Étrangère, vous l'aimiez. Connue, elle vous fit devenir vagabond. Résolu et libre maintenant, vous marchez. Vous marchez ce détour, en vos pas insatiables de le reprendre pour y sentir à nouveau un bonheur et la valeur secrète d'une faiblesse qui commencerait à vous manquer... mais peut-être que ceux qui viennent vous l'apportent-ils, intact, abrupt. Votre désir. Vous refermez doucement la porte. En ouvrez une autre. Il circule. Au suivant. Qu'avez-vous vu? su? Vous et vos pas? Seuls?

Demain, vous partez pour l'Asie...

Agnès Godès

Un texte critique d'Agnès Godès a été publié par nous dans le n° 15, juin 1992.